

Exposé au Collège de la passe¹

La question qui s'est posée, non sans angoisse, pour moi est la suivante :

Pourquoi l'analysant dans le parcours de sa cure et la rencontre de ce moment de passe dans cette cure, pourquoi le passant dans sa confrontation effective à la passe dans la procédure qui lui est offerte par nos deux Écoles (EPSF et *Lettre lacanienne*) ne reprend-il pas la place du sujet supposé savoir pour un autre, en acceptant le franchissement du passage de psychanalysant à psychanalyste (c'est-à-dire offrir cet objet insensé qu'a spécifié Lacan du petit *a*, l'offrir au psychanalysant comme cause de son désir) ?

Citation de Jacques Lacan dans *L'Acte analytique* le 10 janvier 1968 :

À restaurer le sujet supposé savoir, à reprendre le flambeau de l'analyste lui-même, il ne se peut pas qu'il n'installe, fût-ce à ne pas le toucher, le « a » au niveau du sujet supposé savoir qu'il ne peut que reprendre comme condition de tout acte analytique. Lui sait, à ce moment que j'ai appelé « dans la passe », lui sait que c'est là le désêtre qui, par lui a frappé l'être du psychanalyste.

En effet, tenir cette place de sujet supposé savoir pour un autre nécessite qu'il n'y ait pas oubli de l'opération produite dans la cure :

1 : Destitution du sujet qui, de se faire représenter par un signifiant pour un autre signifiant, va fonder le discours inconscient propre à chacun, marqué d'une perte (- ϕ) qui est le propre de la castration mais discours inconscient sur lequel le sujet ne peut plus prendre appui.

2 : Désêtre du côté de l'analyste, en tant que se révèle pour le sujet sa perte originelle d'être, sa *Verwerfung* de l'être, puisque l'analysant requiert de l'analyste qu'il soit rejeté comme objet *a*, comme Autre garant du signifiant et comme psychanalyste :

S'il est quelque part où le psychanalyste à la fois ne se connaît pas, qui est aussi le point où il existe, c'est en tant qu'assurément il est sujet divisé et jusque dans son acte et que la fin où il est attendu, à savoir cet objet « a » en tant qu'il est non pas le sien mais celui que, de lui comme Autre, requiert le psychanalysant pour qu'avec lui il soit de lui rejeté².

Entre sujet pris dans le signifiant et objet *a* signe de la perte originelle de l'être se marque un signifiant que Lacan va nommer trait unaire (pur trait de la différence propre à tous les signifiants) mais ensuite S_1 (dans *La troisième* du 31 octobre 1974 : « ça n'a de sens que de ponctuer ce n'importe quoi, ce

¹ Exposé fait le 17 octobre 2009 à Paris.

² J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, inédit, le 17 janvier 1968.

signifiant-lettre qui est ce que j'écris S indice 1 — ce signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. L'homologue si j'ose dire de l'objet petit *a*. ») Lacan le nommera plus tard S_2 , soit ce qui inaugure le discours de l'inconscient (discours sans sujet de ce fait) dans le séminaire *Encore*. Lacan le nommera plus tard Nom du père, en 1974.

De toute manière tout cela traduit l'*Urverdrängung* primordial c'est-à-dire cette perte d'être, cet impossible de l'accès à cet objet petit *a*, qui plus qu'une perte d'objet, est avant tout perte de jouissance qui va fonder l'être de cette perte même.

J'essaie d'être le plus bref possible sur ce que vous connaissez tous très bien sur cette définition du sujet issu de la division signifiante et la question de la jouissance qui va se diviser en deux jouissances anomaliques, antinomiques : la jouissance de l'Autre et la jouissance phallique.

Pourquoi donc choisir, en fin de parcours dans une cure, ou dans une procédure de passe, la voie de la jouissance de l'Autre dans une position plus mystique que religieuse ; où, persuadé que tout l'amour narcissique s'est retiré, il ne reste plus comme choix que d'occuper cette place de déchet — et non pas d'en faire semblant — pour être à l'écoute d'autres analysants ; à éprouver cette place de déchet dans un pur amour, d'autant plus assuré qu'il s'appuie sur la non existence d'un référent premier, que ce soit Dieu, l'absolu ou le grand Autre comme à la fin de la procédure d'une passe.

Pourquoi et par quel biais de la structure s'opère ce renversement du « désir de l'analyste » vers une jouissance de l'Autre, qui ne serait plus centrée sur la jouissance phallique ? Ce serait du côté de la jouissance de l'Autre ou jouissance du corps ou jouissance de la vie ; si elle existait. Si elle existait cette jouissance de l'Autre, car faut le dire d'emblée : rien n'est moins sûr.

C'est cela le « vrai trou » auquel est confronté l'analysant (et l'analyste). C'est cela qui reste l'impossible, c'est cela qui reste comme pur Réel, qui va être à l'origine du symptôme.

Le symptôme, ça veut dire que ça se présente comme un petit poisson dont le bec vorace ne se referme qu'a se mettre du sens sous la dent ; alors de deux choses l'une, ou ça le fait proliférer, ou bien alors il en crève ; ce qui vaudrait le mieux, c'est à quoi nous devrions nous efforcer, c'est que le Réel du Symptôme en crève et c'est la question : comment faire³.

Comment faire car il apparaît qu'en fait il y a deux jouissances, antinomiques et anomaliques :

- La jouissance phallique qui est hors corps qui relève du signifiant — soit du semblant — mais qui va permettre d'écrire les formules de la sexuation et qui va confronter le sujet à un impossible logique : l'impossible de l'écriture du rapport sexuel ;

³ J. Lacan, *La Troisième*, 31 octobre 1974.

- La jouissance de l'Autre qui est hors langage, hors symbolique et qui est à partir de quoi nous avons accès au Réel, au pur Réel.

C'est sans doute à partir de ces deux jouissances, qu'il va y avoir confusion pour le sujet entre ces deux impossibles. L'un du côté de la jouissance phallique, qui va permettre d'écrire les formules de la sexuation, avec le nécessaire, l'impossible et le contingent, tous centrés sur l'écriture du Φ — phallus primordial — dont le refoulement primordial permet l'inscription d'une jouissance dans le corps. L'autre du côté de la jouissance de l'Autre qui, comme impossible, est le seul Réel d'où s'origine le symptôme.

Jouissance de l'Autre qui est préalable à l'existence du sujet parlant. Cette jouissance de l'Autre, c'est la jouissance du corps qui est d'avant le signifiant et le signifié. Ça jouit où ça parle, de sorte que la langue sert d'abord à jouir avant que de dire. Mais c'est cette langue qui va civiliser cette jouissance de l'Autre, non sans la mortifier, non sans la transformer comme du bois mort, non sans la passer à la comptabilité signifiante du langage, c'est-à-dire non sans la faire passer du côté du signifiant — c'est-à-dire du côté de la jouissance phallique — sans que pourtant le Symptôme, qui ne cesse de s'écrire du Réel, ne se réduise à la jouissance phallique (*La troisième*).

Mais ce corps noué au réel dont il se jouit, ne va pouvoir jouir que d'objets éclatés corporellement et identifiés par Lacan comme les quatre éclats du corps qui vont tous ramener à un objet dit petit *a* — l'Objet dont on a pas idée, nous dit Lacan, qui au corps ex-siste : « Chiure ou regard, voix ou tétine, tout objet qui refend le sujet et qui le grime en ce déchet qui au corps ex-siste⁴. »

Bien sûr nous y reconnaissons là les origines corporelles de la pulsion dont Freud n'a pas manqué de noter que bien que corporelles ces pulsions se conjuguent grammaticalement selon un ordre logique précis, les voies active, passive et réfléchie, introduisant la question d'un nouveau sujet, acéphale et qui n'a de rapport que topologique avec le sujet barré par le signifiant.

Sujet barré par le signifiant marqué par l'identification au signifiant qui le représente pour un autre signifiant, et qui est le trait unaire, le S_1 , le nom du père, le phallus primordial, qui sépare le discours de l'inconscient pris dans son savoir signifiant propre à chacun et la part d'être perdu, la part d'être refoulée, *Verwerfung* dont l'*Urverdrängung* est à l'origine du sujet lui-même : origine comme perte de jouissance.

Je veux dire que la morsure du langage inscrit à la fois un signifiant qui va représenter le sujet pour un autre signifiant, mais surtout va inscrire une marque de jouissance dans le corps qui, perdue, refoulée originellement, sera justement à l'origine de cette recherche par un sujet d'une jouissance de l'Autre dans des expériences extrêmes comme la mystique, comme certaines conduites addictives, drogues, alcool (rappelons ce que disait Marguerite Duras entre le rapport de son addiction à l'alcool et la question de l'absence de Dieu), les

⁴ J. Lacan, *La troisième*.

toxicomanies sévères, ou comme certaines conduites extrêmes auxquelles peut être confronté un individu dans la torture, les camps de la mort, le génocide arménien ou l'équivalent au Cambodge, Sierra Léone, Rwanda ou au Kenya plus récemment.

Jacques Le Brun nous a précisé dans son exposé : « Psychanalyse et mystique⁵ » que Jacques Lacan à l'encontre de la visée classique, y compris freudienne, de la mystique comme une pathologie psychiatrique et une forme de spiritisme et d'occultisme, va repérer une jouissance du corps éprouvée dans une expérience (souvent du côté des femmes), expérience éprouvée mais dont les mystiques ne savent rien. Cela les confronte à un dieu chrétien qu'ils ne veulent plus reconnaître ni personnaliser et qui doit être une pure absence qui justement, devient une perte de référent absolu ; cela justifie leur pur amour et leur pur désintéressement narcissique. Colette Soler dans sa réponse n'a pas manqué de souligner l'analogie de cette perte de référent chez les mystiques et dans l'expérience d'une psychanalyse où le processus de passage à la chute de l'objet petit *a*, à la chute du grand Autre, qui met le sujet dans un grand danger et qui peut expliquer cette bascule du côté d'une jouissance de l'Autre. C'est la question en fait qui soutient cet exposé.

Je m'arrête là car je ne voulais pas être trop théorique après tous ces exposés remarquables sur la passe ces dernières années.

Je donnerai deux exemples pour illustrer mon propos :

A : un rêve.

Un analysant dit « Un lion est mordu par un putois, je le vois qui souffre atrocement, ses muscles se déchirent, apparaissent des excavations gigantesques, sans fin, sans limites, et où la chair devient de plus en plus rose, délavée, comme dans les boucheries ; pourtant dans ses yeux peut se voir une extrême béatitude, une jouissance qui se voit, se regarde comme si cette morsure du putois imprimait dans ce corps, une marque de jouissance de lui-même ignorée.

C'est l'analysant qui le regarde et qui le voit (séminaire *Encore*, Lacan et la statue du Bernin).

B : Une analysante est dans son rêve mordue par un rat dont l'horreur du corps qu'elle tient par la queue est moins vive que l'horreur qu'elle éprouve à sentir une jouissance dans son corps proche de l'orgasme dit-elle et liée à la morsure du rat. Elle associe à la morsure les ongles de sa mère sur son bras quand elle l'emmenait à l'église pour sa communion solennelle, et elle garde en mémoire cette douleur exquise de ses ongles plantés dans sa chair d'enfant.

Dans ces deux exemples, la marque de jouissance de l'Autre qui va s'inscrire comme perdue est cette marque du vivant, de la vie, qui n'est pas de l'ordre du langage ni du semblant phallique. Mais qui marque : la place vide autour de quoi le trajet de la pulsion se boucle, la place vide de la perte même de

⁵ Voir pp. 71-91.

l'être, ou l'être même du sujet, dont le refoulement originaire est à l'origine du sujet lui-même.

Le sujet s'origine d'une perte de jouissance, et qui va l'obliger à choisir forcément du côté de l'aliénation signifiante.

Dans *La troisième*, « je pense donc je suis », va se transformer en « je pense donc se jouit » c'est-à-dire que cette jouissance du corps, comme jouissance Autre, comme jouissance de la vie, impose la question si vie implique jouissance ; ainsi la langue où la jouissance fait défaut mais tout aussi bien dépôt, et qui est d'abord la langue transmise par les mères, cette langue, en un seul mot va permettre néanmoins l'entrée du sujet dans le langage proprement dit, c'est-à-dire encore une fois dans la dimension de la jouissance phallique, c'est-à-dire de la jouissance sexuelle dont on a vu l'impossible logique lié au non rapport sexuel.

Mais cette jouissance de l'Autre comme jouissance du vivant ou du corps ne convient pas à atténuer ou à éteindre cet impossible logique du non rapport sexuel.

La jouissance de l'Autre est le « seul vrai trou », elle est exclue du sens, elle est le point ultime de la pulsion, mais surtout elle ne garantit rien de l'Autre du signifiant, de l'Autre qui centre le langage et la jouissance phallique.

Elle ne convient pas et c'est pourtant à partir de cette jouissance de l'Autre que le symptôme va y puiser le seul vrai Réel qu'il faut traiter par le langage dans la cure :

La bonne façon est celle qui, d'avoir bien reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif⁶.

Dire que ce n'est pas sans angoisse que j'ai abordé ce thème de l'issue vers le religieux (ou la mystique), après un long parcours analytique, montre assez à quel point le travail au sein du Collège de la passe peut modifier profondément l'appui pris sur ce qui me fait être analyste pour un autre et je ne pourrai que me rassurer, ou plutôt m'assurer, pour le coup, avec la corde de cette autre citation de Lacan :

C'est ça le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse ; c'est que le déchiffrement se résume à ce qui fait chiffre, à ce qui fait que le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel, et qu'aller à l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là par quoi le terrain est gagné qui sépare le symptôme de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins, sans que le symptôme se réduise à la jouissance phallique⁷.

⁶ J. Lacan, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

⁷ J. Lacan, *La troisième*.